

ERA – 130 - CNRS

7

ASPECTS DE LA MUTATION PSYCHO-SOCIOLOGIQUE DES PAYSANS FRANÇAIS

Gaston Lanneau, Université de Toulouse.
Sociologia Ruralis, Revue de la société européenne de sociologie rurale,
Vol. X No. 2, 1970, 120-142.

MOTS-CLÉS.

Information (accès à l')	Mutation socio-économique	Représentation de l'économie
Groupe(Entretiens de)	Perception des citoyens	Syndicalisme
Coopération agricole	Relations interindividuelles	Vie associative
Économie vivrière	Relations sociales	

RÉSUMÉ

ASPECTS DE LA MUTATION PSYCHO-SOCIOLOGIQUE DES PAYSANS FRANÇAIS

De 1950 à 1960, en passant de l'ère des bœufs à l'ère du tracteur, de l'économie vivrière à l'économie de marché, les paysans restructurent leur système de représentation de la société et leur mode de relations avec autrui. Les grands propriétaires qui vivaient en marge du groupe paysan sont aujourd'hui des concurrents qui les menacent, comme les rapatriés d'Afrique Française du Nord nouvellement installés, dans leur existence d'exploitants agricoles ; Les paysans sortent de leur isolement et ils prennent conscience des rapports qu'ils entretiennent avec la société globale et particulièrement avec les citoyens. Les pays de polyculture relativement attardés organisent une vie sociale plus intense que par le passé : la création d'associations, la fréquentation des réunions et la lecture des journaux en témoignent. En jouant un nouveau rôle dans la société globale le paysan ne pouvait que réviser son système de représentation du hors-groupe avec lequel il entretient de nouveaux rapports économiques.

SUMMARY

ASPECTS OF PSYCHO-SOCIOLOGICAL CHANGE IN FRENCH PEASANTS

From 1950 to 1960, in passing from the time of bullock traction to tractor, from a subsistence to a market economy, the peasants have re-modelled their image of society and their relations with other professions. The large farmers, who lived on the fringe of the peasant group, are today their competitors, such as the newly installed repatriates from French North Africa who are threatening their existence as landholders. The peasants are leaving their isolation and becoming conscious of their relations with society in general and developing with a relative time lag, are organizing a more intensive social life than before. The establishment of associations, the attendance at meetings and the reading of journals bear witness to this fact. The peasant is playing a new role those outside his group with whom he maintains new economic relations.

ASPECTS DE LA
MUTATION PSYCHO-SOCIOLOGIQUE
DES PAYSANS FRANÇAIS

GASTON LANNEAU,
Université de Toulouse.

Les observations et les analyses que nous présentons ici ont été faites dans une zone de polyculture située dans le Sud Ouest de la France, l'Ouest du département de l'Aude. L'échantillon est composé de 216 exploitants agricoles ou membres de la famille, mettant en valeur 202 exploitations ; 100 situées dans une région de collines et de plateau versant Sud de la Montagne Noire et plateau de la Piège, au sol peu fertile et 116 situées dans la riche plaine de Castelnaudary. Dans cette région dominent les exploitations de 20 à 50 ha, qui représentent 47,5 % de l'échantillon. Pour réaliser cette étude, nous avons principalement utilisé l'entretien en situation de groupe, et l'analyse documentaire. 117 agriculteurs répartis sur 11 communes ont participé à ces entretiens en situation de groupe. Chacun de ces entretiens réunissant en moyenne une quinzaine de personnes était centré sur un thème unique mais suffisamment large pour permettre la discussion : l'évolution de la condition paysanne.

Un premier examen des propos enregistrés au cours des entretiens de groupe montre l'ordre des préoccupations essentielles des paysans. Si les problèmes relatifs à la coopération et au syndicalisme occupent la première place, ceux concernant le hors groupe (grands propriétaires, intermédiaires, citadins, fonctionnaires, ouvriers, administration) arrivent immédiatement après et représentent plus du cinquième des propos émis au cours de ces entretiens.

Nous pouvons d'ailleurs inclure les propos relatifs à l'infériorité et à l'insécurité dans la catégorie « hors groupe » puisque l'infériorité se constate par comparaison à un élément de référence, le hors groupe. Cette relation apparaît clairement dans les propos tels que ceux-ci :

« C'est la loi du plus fort, nous n'avons plus qu'à disparaître ». « Ils veulent faire disparaître les petits ; les gros accaparent ».

Le hors groupe est fréquemment désigné par « *ils* », qui sont des forces redoutables, occultes, contre lesquelles il est difficile sinon impossible de lutter et que l'on tente d'exorciser en les accusant comme l'a bien montré L. Wylie : « Les « *ils* » extérieurs au village sont comme le temps, ce sont des nécessités qu'il faut accepter parce que les choses sont ainsi. On se sent mieux quand on peut maudire le temps et les « *ils* » (Wyle, 1957, p. 209). Ce regroupement effectué, les constats, appréciations et jugements portés sur le hors groupe représentent 36,3% des propos tenus par les agriculteurs. Certes nous ne devons pas oublier que ces réunions étaient animées par un représentant du hors groupe, perçu comme possédant un certain pouvoir¹ comme en témoignent ces remarques :

¹ « Un psychoclinicien... est souvent perçu par le « client » comme l'agent direct du changement désiré. Celui qui confie alors ses symptômes ou ses difficultés sociales à l'homme qualifié a le sentiment qu'il en tirera un profit direct ». Festinger et Katz, (1961), p. 395.

« Jusqu'à présent tous ceux qui sont venus nous parler ne nous ont jamais demandé notre avis. C'est la première fois que nous pouvons dire ce que nous pensons. Il faudrait que vous reveniez ». « Vous rédigez en quelque sorte le cahier de doléance des paysans ; si l'on pouvait nous entendre et nous comprendre ! »

		Nombre	%
1	Syndicalisme et coopération	182	24,4
2	Hors groupe	165	22,1
3	Infériorité et insécurité	106	14,2
4	Remembrement	113	15,1
5	Avenir	67	9,0
6	Prix agricoles	66	8,9
7	Modernisation	47	6,3
Total		746	100,0

Il n'en demeure pas moins que même si l'on privilégie leur valeur cathartique, l'importance de ces opinions traduit un profond malaise social consécutif à la mutation économique et technique de la société globale. Dans cette société mouvante, les paysans éprouvent le besoin de se situer, de définir leur nouveau statut et leur nouveau rôle, de mieux connaître ceux avec lesquels ils vont entretenir de nouveaux rapports. Un nouveau regroupement des préoccupations des paysans éclaire encore davantage ces faits :

Problèmes sociaux	Rapports avec le groupe : Syndicalisme, Coopération, Rapports avec le hors groupe.	60,7 %
Problèmes techniques	Remembrement, Modernisation.	21,4 %
Problèmes économiques	Prix agricoles, Avenir de l'agriculture.	17,9 %

On pourrait certes soutenir que si les paysans s'intéressent aux problèmes relatifs au syndicalisme et à la coopération, c'est avec des préoccupations d'ordre essentiellement économiques. Mais l'économique n'apparaît-il pas aux yeux des paysans comme un moyen qui va permettre un réajustement des rapports sociaux ? N'est-ce pas ce qui transparaît derrière la revendication principale des agriculteurs réclamant un niveau de vie identique à celui des citoyens ? Et si le syndicalisme et la coopération sont des moyens pour contrôler le domaine économique n'exigent-ils pas la révision des rapports sociaux à l'intérieur du groupe ?

Le problème majeur du monde paysan aujourd'hui est donc un problème d'ordre social. Nous rejoignons là les conclusions d'Henri Mendras :

« L'insécurité, le manque de perspectives d'avenir, l'état sous-développé de l'agriculture font de la société paysanne un groupe marginal dans la société globale, groupe dont le conflit majeur est entre l'attachement à des « valeurs » traditionnelles qu'on ne peut abandonner et la nécessité de trouver sa place dans le monde moderne » (Mendras, 1958, p. 87).

Les paysans ne voient plus le monde avec les mêmes yeux parce qu'ils n'agissent plus sur ce monde de la même façon, parce qu'ils ont considérablement modifié leur statut et leur rôle. En passant du stade semi-autarcique à l'économie de marché, ils modifient les rapports qu'ils entretenaient avec les autres agriculteurs, grands propriétaires, rapatriés d'Afrique du Nord, monoculteurs. Les grands propriétaires deviennent des modèles mais aussi des concurrents d'autant plus dangereux qu'ils s'opposent au désir d'expansion des petits et moyens exploitants, tout comme les rapatriés d'Afrique du Nord. À cet antagonisme de classe vient s'ajouter l'antagonisme dû à la différence de fertilité des sols et à la vocation des différentes régions agricoles. L'exploitant d'une région de colline envie celui de la plaine, le polyculteur jalouse le monoculteur. Mais plutôt que d'étudier comment se situent et se perçoivent les différentes catégories d'agriculteurs, nous analyserons comme les paysans se situent par rapport aux citadins, comment ils les perçoivent et comment ils ont été amenés à élargir leur horizon social, à restructurer leur système de relation à autrui.

I. *PERCEPTION DES CITADINS, FONCTIONNAIRES ET OUVRIERS.*

Avant l'introduction du machinisme et le développement des moyens de communication, le paysan n'avait que de très rares relations avec la ville où il allait à l'occasion d'une grande foire. Il connaissait mieux la petite ville-marché où il avait l'habitude de se rendre environ deux fois par mois pour vendre les produits de son élevage et effectuer quelques provisions. S'il connaissait assez intimement la vie de l'artisan rural, forgeron, mécanicien, bourrelier, maçon, il ignorait à peu près tout de la vie et des difficultés de l'ouvrier d'usine, de l'employé de bureau. Il ne les voyait qu'à travers des stéréotypes insistant sur la sécurité, le revenu, les congés payés. Des fonctionnaires, il ne connaissait que l'instituteur, l'homme-aux-grandes-vacances et aux deux jours de repos hebdomadaire, le percepteur qui réclame de l'argent, les gendarmes que l'on craint, l'employé des téléphones qui ne répond jamais immédiatement. Du citadin, il avait l'image du jour de foire, promenade et beau costume. Nous ne prétendons pas que ces stéréotypes aient totalement disparu. Ils persistent encore surtout chez les vieux paysans qui ont vu partir certains de leurs fils à la ville.

Cette perception des citadins en général, des fonctionnaires et ouvriers en particulier, plonge ses racines dans l'idéologie paysanne et plus précisément dans la conception de la valeur et du salaire. Le paysan dépensait très peu d'argent pour

assurer sa subsistance et celle des siens. Le peu d'argent qui entrainait chez lui, il l'épargnait dans la crainte des mauvais jours et dans le secret espoir d'agrandir sa propriété. Parce qu'il manipulait peu d'argent, le fétichisme de l'argent était poussé plus que partout ailleurs. Le peu d'argent qu'il recevait représentait toute sa peine, tout son travail et de ce fait possédait à ses yeux une valeur toute chargée d'affectivité². Il ne réalisait pas que l'égalité qu'il construisait dans son esprit :

argent épargné = travail,

était fautive et devenait dangereuse parce qu'il la comparait à une deuxième égalité aussi erronée :

salaire = travail.

Elle devenait dangereuse parce qu'elle le conduisait à comparer l'argent épargné au salaire et à l'éloigner ainsi de l'ouvrier. Il ne parvenait pas à traduire objectivement :

**argent épargné + produits consommés = travail
et salaire + plus value = travail**

Ce qui le conduisait à penser que l'ouvrier avait tort de se plaindre, de revendiquer, de faire la grève, d'autant plus qu'à cette époque-là le paysan n'entrevoit aucune possibilité d'action pour exiger une revalorisation des produits agricoles.

Comment le paysan aurait-il pu arriver à une meilleure connaissance de l'ouvrier du fait de l'ambiguïté de sa situation sociale ? Le propriétaire exploitant, critiquant le salarié, ne voyait que les avantages dont jouissait ce dernier : salaire assuré, journée de travail limitée, avantages sociaux, congés payés. Il fermait les yeux sur le revers de la médaille accusant parfois l'ouvrier de vouloir sa propre misère. Si le chômage régnait, c'est que l'ouvrier ne voulait pas travailler, et il citait à l'appui de sa thèse des cas qu'il connaissait personnellement... se réduisant le plus souvent en un cas unique, le même pour tous. Logique passionnelle, généralisation hâtive.

Deux facteurs peuvent rendre compte de la restructuration de la perception des citadins, fonctionnaires et ouvriers, par les agriculteurs ; un facteur d'ordre économique, le passage de l'économie vivrière à l'économie ouverte, et un facteur d'ordre psychosociologique, en dépendance du précédent, l'élargissement des relations sociales.

Examinons comment la révision du système économique contribue à rapprocher l'agriculteur du salarié.

Le niveau de vie dépend du revenu net qui lui-même est égal au prix de vente diminué des frais.

Le prix de vente dépend de deux facteurs, la quantité de récolte et le prix unitaire.

Nous pouvons écrire schématiquement les égalités suivantes :

² Rambaud (1969) analysant la représentation monétaire du produit du travail montre comment « l'argent, en acquérant une valeur autonome, ne s'identifie plus strictement au produit du travail » et constate la confusion de la notion de rentabilité chez les paysans (p. 317).

Niveau de vie = Revenu Net = (Quantité X Prix unitaire) – Frais.

Lorsque les prix unitaires baissent, quantité et frais restant identiques, le niveau de vie se dégrade. Pour conserver un niveau de vie équivalent ou pour l'améliorer il faut agir sur la quantité en l'augmentant ou sur les frais en les diminuant.

Les jeunes agriculteurs prouvent leur capacité d'adaptation : 31 % d'entre eux ont pris conscience de la nécessité de modifications profondes. Peu sont disposés à restreindre leurs besoins (19%), ils préfèrent abandonner l'agriculture (31 %) alors qu'il est encore temps de chercher ailleurs une solution. Les paysans les plus âgés agissent volontiers sur le premier membre de l'équation pour rétablir l'équilibre ; ils consentent à une dégradation de leur niveau de vie. Lorsqu'ils agissent sur le deuxième membre, ils pensent moins à augmenter la quantité ou la qualité qu'à réduire les frais (comme tel paysan de L..., 60 ans, 35 ha, qui n'utilise pas d'engrais et trouve plus économique de travailler avec les bœufs qu'avec son tracteur à essence qui ne sort pratiquement plus de la remise).

Entendons-nous bien sur cette notion de frais qu'il faut interpréter à l'intérieur du mode de gestion monolithique dans lequel on n'établissait aucune séparation entre famille et exploitation. Dans le système semi-autarcique, les revenus n'étaient pratiquement affectés que par la quantité des récoltes, elle-même fonction de la surface cultivée (élément pratiquement constant) et des conditions atmosphériques (variable incontrôlable). On ne pouvait agir que sur les « frais » c'est-à-dire en définitive sur les besoins de la famille, frais familiaux et frais d'exploitation (achat de terre et d'outils dont on n'avait pas à calculer l'amortissement) étant indissociés. En économie vivrière, ce que le paysan appelait frais, c'étaient les dépenses extraordinaires, considérées comme un luxe et qui permettaient de satisfaire des besoins secondaires. Chez certains, la confusion persiste et la plupart des frais d'exploitation, à l'exception de ceux qu'on ne peut éviter parce qu'imposés par la société, tels que les impôts ou les cotisations aux assurances, sont assimilés à luxe dont on pourrait se passer.

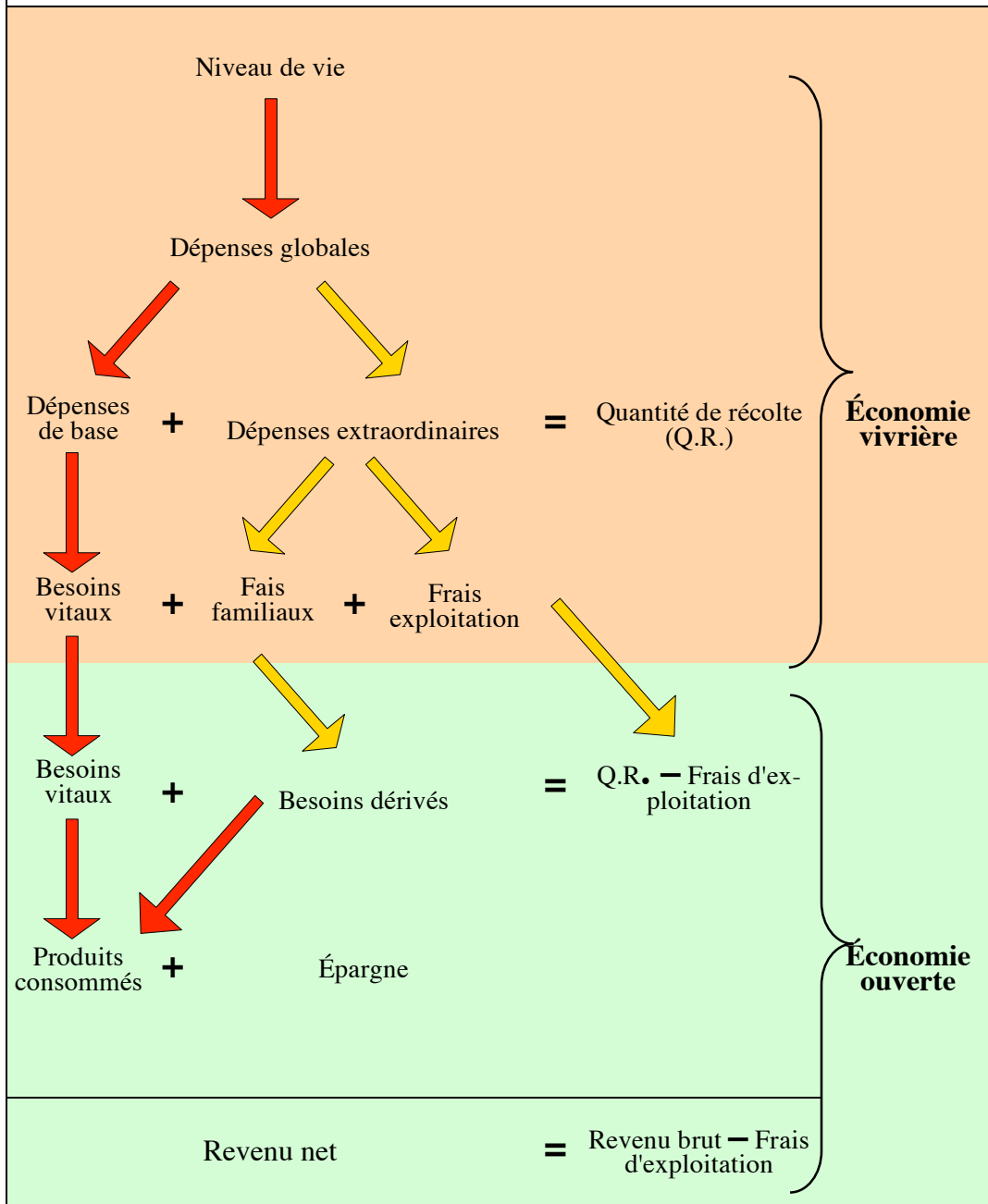
(Nous schématisons, page suivante, cette disjonction des frais qui implique une transformation psychologique.)

Nous sommes là en présence d'un critère qui nous permet de déterminer si l'exploitant agricole a intégré le nouveau système économique caractérisé par une plus grande manipulation d'argent, la modernisation de l'équipement agricole et ménager, la réduction de l'autoconsommation. De plus, lorsque le paysan parvient à la dernière relation, il modifie sa conception du salaire (qui n'est plus assimilé à l'épargne) et par là même il est plus apte à comprendre les problèmes du salariat.

À côté du facteur économique, et bien souvent en étroite dépendance, il ne faudrait pas négliger le facteur psychosociologique, l'élargissement des relations sociales. Les paysans ont plus souvent l'occasion de côtoyer des salariés et de discuter avec eux de leurs conditions de vie. Certains ont dû abandonner leur exploitation insuffisante et travailler à l'usine comme manœuvres. S'ils montrent leur satisfaction, ils décrivent leur existence, leur travail, ils font connaître le mon-

tant du loyer, le prix des denrées indispensables que le paysan n'a pas l'habitude d'acheter. Ainsi, progressivement, l'image de la ville et du citadin se précise ; s'il y a de la lumière, il y a aussi de l'ombre. Comment se fait-il que le paysan ne puisse pas écouler son lait, sa viande alors que l'ouvrier réduit la consommation de l'un et de l'autre ? Ainsi apparaît le problème de l'abondance qui se transforme en celui de sous-consommation.

Schéma 1. Transformation des représentations de l'économie chez les agriculteurs



Les manifestations de mécontentement du monde agricole ont contribué au rapprochement des ruraux et des citadins ; Pour créer un grand mouvement d'opinion, les paysans ont fait connaître aux citadins par voie de presse, par des affiches, des banderoles, par des tracts distribués aux automobilistes bloqués sur les routes barrées, les prix à la production et à la consommation, du lait, du vin, de la viande, des légumes. Ils ont lu les journaux beaucoup plus attentivement qu'auparavant. Ils ont longuement médité les articles traitant du malaise agricole et se sont étonnés des sympathies, qu'ils découvraient. Progressivement, ils ont été amenés à réviser leurs jugements sur les habitants de la ville.

Tab. 2. *Évolution d'une exploitation agricole à Orsans et de ses ressources de 1900 à 1962*

	1900			1962		
Superficie totale	11 ha			21 ha		
	Superficie	Récolte		Superficie	Récolte	
Blé	3 ha	30 hl	23 q	7 ha	320 hl	250 q
Avoine	2 ha	40 hl		3 ha	150 hl	
Maïs	3 ha	75 hl	56 q	2 ha	100 hl	75 q
Prairies, fourrage	2,50 ha			8 ha		
Vignes				0,40 ha		
Pommes de terre et légumes plein champ	0,50 ha			0,50 ha		
<i>Auto-consommation et commercialisation</i>						
Céréales	Blé	Maïs		Blé	Maïs	
Semences	6 q	1 q		11 q	achetée	
Habitants	9 q	15 q		/	/	
Bétail	/	4 q		5 q	30 q	
Ventes	8 q	36 q		234 q	45 q	
En 1900, 5 personnes vivaient sur l'exploitation : famille aisée possédant un cheval pour les déplacements. En 1962, 3 personnes seulement vivent sur l'exploitation. L'auto-consommation s'élevait à 44 % en 1900, elle ne représente plus que 14 % en 1962.						

Ne généralisons pas cependant trop rapidement. Non seulement, tous les paysans ne font pas preuve de compréhension à l'égard des ouvriers d'usine ou des fonctionnaires et des citadins, mais encore cette sympathie naissante n'a réorganisé la perception que d'une manière toute provisoire. Il suffit parfois de peu de chose pour faire resurgir les anciens stéréotypes : l'annonce d'une grève ou d'un relèvement des salaires. Alors, la vieille querelle que l'on croyait apaisée resurgit et l'on accuse le salarié des pires maux. On est fermement persuadé qu'il suffit au salarié d'exiger en menaçant pour que l'on satisfasse ses revendications. Le paysan voudrait que le salarié soit à son image et que comme lui il supportât plu-

tôt que de réclamer une augmentation de salaire. Le polyculteur juge d'après sa propre expérience économique, trop récente et trop superficielle pour être objectivement valable. Ses solutions naïves ne tiennent pas compte de faits et le paysan est lui-même trop mal partagé pour juger objectivement les salariés. La notion de revenu national n'a pénétré que très tardivement dans le milieu agricole, tout récemment à propos des revendications paysannes, par l'intermédiaire des syndicats d'exploitants réclamant une juste répartition de ce revenu. Le concept de plus-value sur le travail est pratiquement inconnu.

Dès lors, le paysan estime que toute augmentation de salaire se traduit automatiquement par une augmentation générale des prix. Le paysan est d'autant plus sensible à cette théorie du « cycle infernal » qu'il subit les conséquences de tout réajustement de salaire : s'il fait appel à l'occasion, à un entrepreneur en travaux agricoles, en maçonnerie, à un mécanicien, il paiera l'heure de travail à un tarif élevé et le salarié en sera tenu pour responsable. Ne touchons donc pas aux salaires, les prix se stabiliseront et en définitive tout le monde sera satisfait, voilà la théorie généralement admise par les paysans.

L'ambiguïté de la situation socio-économique des exploitants agricoles, à la fois salariés et propriétaires, pourrait rendre compte de l'instabilité de leurs attitudes à l'égard des salariés (compassion et jalousie, amitié et inimitié, compréhension et condamnation) et plus généralement de l'instabilité de leur système de représentations. Petits et moyens paysans n'ont pas une conscience claire de leur situation par rapport aux autres classes de la société, de là leur hésitations, leur approbation et leur réprobation de ces autres classes³.

Les circonstances économiques, notamment le passage de la semi-autarcie à l'économie de marché, ont fait sortir les paysans de leur isolement et les ont conduits à un début de prise de conscience des rapports qu'ils entretiennent avec la société globale. Les paysans sont non seulement mieux informés que par le passé sur la vie des citadins mais ils désirent améliorer leurs informations et faire comprendre leur propre situation⁴. Ils regrettent l'incompréhension de la ville et proposent des solutions. Si le système de représentations et d'attitudes à l'égard du hors-groupe n'est pas encore stabilisé, il a subi d'importantes modifications sous l'influence du facteur économique ; L'étude des relations sociales nous permettra de mesurer toute l'importance de la mutation.

³ À côté de l'ambiguïté signalée par les marxistes, comme Garaudy par exemple (1955) : « Ainsi par sa nature même, le paysan moyen est à la fois un travailleur et un propriétaire... Sa position de classe voue ce paysan moyen à une hésitation politique, à une oscillation constante qui en fait tantôt l'allié de la classe ouvrière, tantôt la masse de réserve de la bourgeoisie capitaliste » (p. 409), il convient de mentionner l'aspect psychosociologique de cette ambiguïté noté par Mendras (1967) : « Rien ne lui permet de se situer dans la société moderne qui a été construite sur des principes qui lui sont totalement étrangers... Catégorie résiduelle qui se définit par la négative et qui est toujours traitée à part, parce qu'on ne sait jamais comment la traiter » (p. 249).

⁴ Cf. Mallet (1962).

II. RELATIONS SOCIALES

En période semi-autarcique, les relations inter-individuelles à l'extérieur de la famille s'effectuaient en de rares occasions toujours bien déterminées. Elles présentaient soit un caractère de nécessité, celles engendrées par le travail, par le système économique et social, soit, plus rarement, un caractère d'agrément et de divertissement, fêtes et veillées.

Aux deux périodes de l'année du paysan correspondaient deux types de relations : grande activité professionnelle, vie sociale réduite, essentiellement familiale, avec en compensation des rapports d'entraide et, en morte-saison, reprise de la vie sociale. Le travail imposait au paysan un rythme particulier dans la manifestation de ses tendances. La période active étouffait en lui son sens social et ne permettait en cas d'urgence que l'entraide. Sevré de contacts, il multipliait les occasions de les renouveler pendant la période inactive.

Isolé dans sa ferme, il ne se déplaçait que lorsque la nécessité s'en faisait sentir. Le village ne devenait pôle d'attraction que dans la mesure où il satisfaisait un besoin. Le cultivateur ne s'y rendait qu'en des circonstances précises, pour effectuer ses achats chez le commerçant, passer une commande à l'artisan, régler une affaire à la mairie, assister aux assemblées politiques, religieuses, participer aux fêtes et autres divertissements. Bien souvent, il parcourait à pied la distance qui le séparait du village ou de la petite ville la plus proche. Généralement l'un des membres de la famille occupait les fonctions d'agent de liaison, les autres restant parfois plusieurs semaines sans aller au village ou à la ville.

Avant que la campagne ne se dépeuplât au profit des villes, chaque petit village comptait au moins un débit de boissons. Depuis, la plupart d'entre eux ont disparu et seule une inscription à demi effacée témoigne de leur existence passée. Le café était le lieu de réunion habituel des hommes. On y venait moins pour boire que pour retrouver ses amis. Un jeu de cartes, un ou deux apéritifs ou une bouteille de bière, voilà de quoi meubler un après-midi. C'était le seul endroit où le paysan, isolé toute la semaine pouvait prendre contact avec ses semblables, discuter avec eux des questions qui les préoccupaient, diffuser et recueillir les dernières nouvelles locales.

Les fêtes locales répondaient à un souci d'hygiène psychologique et sociale des habitants de ces petits villages sevrés de distractions. Elles venaient rompre la monotonie de la vie, briser le rythme régulier, apporter la tension, l'impatience et le regret. Elles permettaient à toute la population de goûter aux joies collectives, elles contribuaient à faire de l'homme un être social⁵. Le marché ou la foire étaient non seulement le centre du commerce mais aussi le lieu de rencontre. Plus

⁵ Une institution qui se meurt : la fête locale n'attire plus la grande foule de parents et d'amis. Les invités arrivent le dimanche à 11 heures et repartent vers 18 h. Le deuxième jour de fête est généralement boudé et la plupart des villages sont obligés de le supprimer. À St Julien, par exemple, il y avait jusqu'en 1939, une fête de 2 jours au village, une autre de 2 jours au hameau ; il n'y a plus qu'une fête, et d'un seul jour pour toute la commune. Le village perd également son rôle traditionnel de centre paroissial : à Orsans, l'église rassemble les fidèles 2 fois par mois, à St Julien, une fois par mois.

sûrement qu'au village, on retrouvait ses amis, ses connaissances, ses camarades, ses parents. Sur la place ou sous les halles se répandaient les nouvelles locales. Là, les nouvelles se concentraient, s'amplifiaient, se déformaient, avant de pénétrer dans d'autres localités. Indispensables à l'économie rurale, les marchés et les foires étaient aussi indispensables à l'équilibre du paysan.

Le jour du marché était au paysan ce que le dimanche est à l'ouvrier ou à l'employé : rupture de rythme, changement d'atmosphère, oubli, espoir. Les affaires conclues, de l'argent en poche, satisfait de lui-même, grisé par l'animation et le bruit, l'agriculteur pensait alors à son plaisir, bien timidement. Dans les foires et marchés, l'individu prenait contact avec un autre aspect de la vie et de la société, mais les contacts humains avec les gens de professions différentes étaient beaucoup plus rapides et superficiels. Le plus souvent, ils se limitaient à des contacts clients-fournisseurs : débattre un prix, marchander, conclure une affaire. Le paysan n'entraît en contact qu'avec une très faible fraction de la société paysanne, elle-même. Le travail l'accablait trop pour lui permettre d'élargir son horizon social.

a. *Élargissement social.*

Le paysan se déplace plus fréquemment ; disposant de moyens de locomotion individuels ou familiaux, il va plus souvent à la ville. Il côtoie des individus de professions diverses, entre en contact avec eux, engage des conversations. Dans les villages des associations se constituent. Progressivement, le paysan tisse un nouveau réseau social, crée des liens.

Une étude sur les associations légalement constituées nous donnera une première série de renseignements. Créer une association, nommer un bureau, assister à des réunions, voilà une activité sociale qui exige d'une part des intérêts communs et d'autre part la volonté de les satisfaire ; Cela exige également la présence d'un leader qui aura l'idée de catalyser l'opinion publique en provoquant une assemblée constituante.

Nous avons relevé la liste de toutes les associations ayant déposé leurs statuts à la préfecture, des villages de moins de 1000 habitants du département de l'Aude en distinguant trois classes : polyculture, montagne, viticulture (tableau 2). La zone viticole est plus riche en associations que les zones de polyculture et de montagne. Il est plus facile de créer une association dans une zone à habitat concentré ; les contacts sociaux plus fréquents font apparaître de bonne heure les intérêts communs et la volonté de les satisfaire. La différence entre pays viticole et pays montagnard disparaît lorsque nous considérons le nombre d'habitants par association :

Polyculture : 157 habitants par association.

Viticulture : 136 habitants par association.

Montagne : 133 habitants par association.

La vie sociale est plus variée dans ses formes et plus forte dans son intensité dans la zone viticole que partout ailleurs. Les divers coefficients d'« associationnisme » que nous venons de mentionner peuvent être considérés comme des indicateurs de forme et d'intensité de la vie sociale. Une étude historique de la constitution des associations met en évidence de nouvelles caractéristiques des zones étudiées. En pays de polyculture, les associations déclarées sont d'origine relativement récente, puisque 26% d'entre elles seulement sont d'antérieures à 1950, alors que ce pourcentage atteint 34% aussi bien en pays de vigne qu'en pays de montagne.

	Polyculture	Viticulture	Montagne
Nombre de communes	119	157	120
Avec associations	78	137	77
Pourcentage	66 %	87 %	64 %
Nombre d'associations	185	413	182
Coefficient	2,3	3	2,3
Communes de 200 à 500 habitants	42	68	34
Avec associations	32	68	29
Pourcentage	76 %	100 %	85 %
Nombre d'associations	84	176	71
Coefficient	2	2,6	2,1
Communes moins de 200 habitants	65	47	76
Avec associations	34	27	38
Pourcentage	52 %	57 %	50 %
Nombre d'associations	49	37	58
Coefficient	1,44	1,37	1,36
Pourcentage population épars	41 %	13 %	25 %
Nombre d'habitants par association	157	136	133

(Coefficient = Nombre d'associations / Nombre de communes avec associations).

Si les associations ont été créées plus tardivement en zone de polyculture, la progression en revanche s'est effectuée plus rapidement que partout ailleurs. Nous avons déterminé le taux de croissance de trois manières différentes : à partir du nombre de communes ayant au moins une association, du nombre d'associations et enfin nous avons pris en considération le nombre d'habitants par association, de 1950 à 1962. Le taux de croissance est 1,3 fois plus élevé en polyculture qu'en viticulture et en montagne. Jusqu'à présent, nous avons considéré indifféremment

toutes les communes de moins de 1000 habitants. En fait il n'y a rien de commun entre une commune approchant un millier d'habitants et celle qui n'en totalise que 200. La première fait déjà figure de petite ville avec ses artisans, ses services publics, administratifs, sociaux et culturels. C'est un centre attractif qui draine la population des alentours. La seconde possède en fait de services publics, l'école et la mairie, en fait de commerçants, parfois un cafetier-épiciers, plus rarement un boulanger. La situation présente ne fait pas apparaître de différence caractéristique entre les trois zones : 52 % des communes de moins de 200 habitants, situées en zone de polyculture ont au moins une association, contre 57 % en viticulture et 50 % en montagne. Les divers coefficients sont à peu de choses près semblables.

Tab. 4. Taux de croissance de 1950 à 1962.							
		Polyculture		Viticulture		Montagne	
Nombre de communes moins de 1000 habitants		119		157		120	
	1950	34	20 %	91	58 %	48	40 %
	1956	51	42 %	113	72 %	61	50 %
	1962	78	66 %	127	87 %	77	64 %
Taux de croissance		2,3		1,5		1,6	
Nombre d'associations		48		142		63	
	1956	98		229		116	
	1962	185		413		182	
Taux de croissance		3,9		2,9		2,9	
Nombre d'habitants par association	1950	606		395		383	
	1956	297		245		208	
	1962	157		136		133	

L'étude historique montre la rapidité des progrès en polyculture : 6 communes seulement avaient une association en 1950, soit 6 associations ; nous en trouvons 34 communes en 1962, soit 5,7 fois plus avec 49 sociétés, soit 8,1 fois plus.

La progression s'est accélérée à partir de 1955-56 en zone de polyculture. Nous sommes là dans une période charnière au cours de laquelle s'effectue une véritable mutation psychologique, technique et économique, caractérisée essentiellement par la généralisation de l'usage du tracteur, l'intensification des cultures nouvelles, notamment le maïs hybride, le recours au crédit agricole, le passage du stade semi-autarcique à l'économie de marché⁶.

⁶ Cf. Lanneau (1967).

Tab. 5. Communes de moins de 200 habitants				
	Polyculture	Viticulture	Montagne	
Nombre d'associations	1950	6	13	14
	1956	18	29	40
	1962	49	37	58
Taux de croissance	8,1	2,8	2,4	

C'est également à partir de cette période que les Coopératives d'Utilisation de Matériel Agricole (CUMA), les Centres d'Études des Techniques Agricoles (CETA), les Centres d'Information et de Vulgarisation Agricole (CIVAM) se constituent. C'est encore au cours de cette phase que les associations de chasse voient le jour et progressent, réflexe collectif de défense du paysan devant « l'invasion des étrangers », surtout les citadins, et réflexe collectif de défense des paysans devant la menace de disparition du gibier, et par conséquent devant la menace qui pèse sur l'une des rares distractions des ruraux. Après 1955, on crée un peu partout des sociétés à fonction récréative ou éducative : jeux de boules, sociétés de loisirs, associations culturelles.

Il est remarquable de constater que dans plus de 50 % des cas, la première association créée dans une commune soit une société de chasse : 47 % en polyculture, 64 % en viticulture. Les viticulteurs se montrent plus jaloux de leur territoire que les polyculteurs, les chasseurs causent davantage de dégâts dans les vignes.

Tab. 6. Sociétés de chasse.						
Habitants par commune	Polyculture		Viticulture		Montagne	
moins de 1000	62	52 % ₁ 33 % ₂	126	80 % 30%	66	55 % 36%
de 200 à 500	32	61 % 38	64	94 % 36	26	76 % 37
moins de 200	22	33 % 56 %	20	42 % 54 %	30	39 % 60 %
₁ pourcentage par rapport au nombre de communes. ₂ pourcentage par rapport au nombre d'associations.						

Les sociétés de boules, plus nettement orientées vers la distraction, occupent une faible place en zone de polyculture : 20 % des communes de plus de 1000 habitants en ont créé une et à peine 4,6 % des communes de moins de 200 habitants, alors que nous trouvons en pays viticole respectivement 47 % et 17 %. Le paysan du Lauragais dispose de moins de temps que le vigneron pour se divertir.

Depuis 1956 surtout se sont constituées des associations à but professionnel ou culturel, CUMA, CETA, CIVAM, amicales d'éducation populaire, amicales laïques, pour lesquelles on ne note pas de trop grandes différences entre les zones de viticulture et de polyculture :

Tab. 7. CETA – CIVAM – Associations culturelles.

Communes	Polyculture			Viticulture			Montagne		
	total	Avec association		total	Avec association		total	Avec association	
		nombre	%		nombre	%		nombre	%
moins de 200 habitants	65	7	11	47	0	0	76	8	10
de 200 à 500	42	11	26	68	24	35	34	15	44
Totaux	107	18	17	115	24	21	110	23	21

On notera que les petites communes de la zone de polyculture manifestent davantage leur besoin social que les communes de la région de viticulture. Les sociétés légalement constituées reflètent en partie la vie sociale d'une région, mais leur nombre relativement élevé ne soit pas nous induire en erreur. Bon nombre d'entre elles n'ont qu'une existence officielle, elles ne se manifestent que très rarement au cours de l'année.

b Relations interindividuelles.

L'analyse des relations interindividuelles à l'intérieur d'un groupe restreint permet de préciser la fréquence, la durée, la cause, le but, la motivation, la profondeur des rapports sociaux. Dix-huit agriculteurs ont bien voulu s'astreindre à noter chaque jour, pendant une semaine, le nombre, la durée de leurs conversations, le nombre, l'âge et la profession de leurs interlocuteurs, les sujets des conversations et leur importance relative. Chacun devait noter les sujets de la conversation en attribuant la note 1 au plus important, les notes 2 et 3 aux autres. Il est possible que ces notes ne traduisent pas objectivement l'ordre et la durée des différents sujets de conversation. En fait, ils traduisent le plus souvent l'importance que l'individu y attache ; ils révèlent ainsi les intérêts du paysan. Parmi les 18 agriculteurs, 5 vivent isolés dans leur ferme et entretiennent cependant des relations sociales relativement fréquentes : ce serait une erreur de généraliser, car certains paysans restent encore plusieurs jours sans contact avec d'autre société que la famille. Nombre et durée des conversations ne peuvent dans le cas présent nous fournir que des indications, des approximations qui deviennent fort intéressantes lorsqu'on compare les différentes catégories de l'échantillon.

Le paysan ayant peu de voisins profite au maximum des rares occasions au cours des quelles il peut entrer en conversation. Qu'un représentant, un commerçant vienne proposer ses produits et la conversation aura vite débordé le sujet initial d'autant plus que représentants et commerçants ont une admirable connaissance intuitive de la psychologie paysanne. Qu'un voisin vienne demander une

aide, un service, l'accord sera vite réalisé et la conversation se poursuivra sur un thème tout différent. Les paysans engagent les conversations plus souvent qu'on ne pourrait le croire, et ces conversations ont une durée appréciable puisque la moyenne de l'échantillon s'élève à 19 conversations pour une durée de 11 h 40 par semaine.

Le paysan discute fréquemment avec d'autres paysans et également avec des individus exerçant d'autres professions ; en moyenne, il engage la conversation avec 6 personnes de professions différentes (extrêmes 2 et 17). Le plus souvent, dans 82 % des cas pour l'échantillon, deux personnes seulement participent à la conversation. On note de grandes différences entre les zones de coteaux et les zones de plaine, entre les régions à habitat fortement dispersé et les autres, on note également des différences caractéristiques entre les classes d'âge. Les paysans du Razès et de la plaine lauragaise entrent en conversation deux fois plus souvent que ceux de la Piège (respectivement 24 et 13 fois par semaine). Alors que l'agriculteur de la Piège discute dans 10 % des cas en groupe de plus de 2 personnes, ce pourcentage s'élève à 21 % dans le Razès et dans la plaine lauragaise. Les jeunes de moins de 36 ans entrent plus fréquemment en discussion que leurs aînés (1,4 fois plus souvent) et leurs conversations sont plus longues (1,7 fois plus) et plus diversifiées (1,7 fois plus).

Ces conversations traduisent les préoccupations des paysans. Il est remarquable de constater que le travail, le temps et les affaires occupent les premières places aussi bien chez les jeunes que chez les moins jeunes, chez ceux des coteaux et chez ceux de la plaine. Le paysan se préoccupe avant tout de son travail et des conditions météorologiques le favorisant ou le retardant. Mais il se préoccupe également depuis quelques années de la commercialisation des produits de la terre ; lorsqu'il parle avec un voisin, un artisan, un commerçant, il parle de sa récolte, de ses espérances, mais aussi du prix des produits, de l'état du marché, de la situation de l'agriculture. Chose étonnante, la politique tient peu de place dans ces discussions ; elle arrive à la dernière place et cette tendance paraît plus nettement accusée chez les jeunes que chez les moins jeunes. Il semble que ce manque d'intérêt à l'égard de la politique soit un fait relativement récent. Le paysan happé par le système économique songe davantage à ses conditions de vie, qui sont sous la dépendance directe des prix ; il en arrive à considérer la politique comme tout à fait secondaire.

Les faits-divers occupent la 4^e place, et là encore pas de désaccord entre les différentes catégories. Le paysan se montre tout aussi friand de faits-divers que le citoyen. Bien souvent c'est en petit groupe que l'on commente les événements avant ou après le repas, dehors quand il fait bon, toujours au même endroit. (Ce lieu de réunion porte un nom bien caractéristique à Lauraguel : « la blagueuse », l'endroit où l'on parle, où l'on recueille, commente, embellit et diffuse les « potins »).

		Tab. 8. Conversations notées au cours d'une semaine													
		Ordre d'importance des divers sujets										Nombre de sujets de conversation	Nombre de professions	Nombre de groupes	
	Nombre de conversations														
	Durée														
	Travail														
	Temps														
	Famille														
	Amis														
	Affaires														
	Politique														
	Faits divers														
	Affaires communales														
	Divertissements														
	Autres sujets														
Moyenne (sur 18)	19	11h 40	1 ^e	2 ^e	6 ^e	9 ^e	3 ^e	10 ^e	4 ^e	8 ^e	5 ^e	7 ^e	57	6	3,4
Coteaux (sur 8) Piège	13	7h 10	1 ^e	2 ^e	10 ^e	6 ^e	3 ^e	8 ^e	5 ^e	4 ^e	9 ^e	7 ^e	51	6	1,4
Plaine (sur 10) Razès et Lauragais	24	15h 35	1 ^e	3 ^e	5 ^e	8 ^e	2 ^e	9 ^e	4 ^e	10 ^e	6 ^e	7 ^e	63	6	5
Jeunes (moins de 36 ans) (sur 8)	23	15h	1 ^e	2 ^e	8 ^e	7 ^e	3 ^e	10 ^e	5 ^e	9 ^e	4 ^e	6 ^e	75	7	3,5
Âgés (plus de 36 ans) (sur 10)	16	9h 30	1 ^e	3 ^e	5 ^e	10 ^e	2 ^e	9 ^e	4 ^e	6 ^e	8 ^e	7 ^e	43	5	2,5

Nous notons des divergences caractéristiques en ce qui concerne les divertissements (sport, fêtes, spectacles). Ils occupent la 9^e place dans la Piège (à peine 3 équipes sportives, une à chaque chef-lieu de canton ; peu de salles de spectacles, peu de foyers) alors que nous les trouvons à la 6^e place dans le Lauragais et le Razès, et à la 4^e place chez les jeunes. Divergence également en ce qui concerne la

famille que nous trouvons à la 5^e place dans la plaine et chez les paysans âgés, aux 8^e et 10^e places chez les jeunes et dans la Piège. Que le jeune ne parle pas de sa famille au cours de ses conversations ne nous étonne pas, mais ce qui paraît plus surprenant, c'est le peu d'importance qu'y attachent les gens de la Piège. À cela, il semble qu'il y ait deux raisons. Le paysan des coteaux a moins d'occasions que son voisin de la plaine d'entrer en contact avec les autres et la conversation a pour fonction de le libérer de la contrainte familiale. La diversité relative des interlocuteurs est plus faible dans la Piège que partout ailleurs : les voisins avec lesquels on a l'habitude de converser connaissent l'état, la situation de la famille et ne demandent pas de nouvelles. Par contre le paysan des coteaux, isolé, s'informe auprès de son interlocuteur des amis communs qu'on n'a pas l'habitude de voir fréquemment. Ce centre d'intérêt de la conversation décroît avec l'âge.

Les affaires communales occupent une très honorable 4^e place dans la Piège, pays de petits villages où bien souvent la presque totalité des groupes familiaux est représentée au conseil municipal. Par contre là où l'habitat est moins fortement dispersé, là où les affaires communales ne sont efficacement discutées que par une très petite minorité, la population y attache beaucoup moins d'importance et paraît même s'en désintéresser.

c Information et activité sociale.

Depuis 1956, les associations se sont multipliées dans le monde rural à un rythme jusqu'alors inconnu. Le paysan ne vit plus dans l'isolement, il est membre de plusieurs groupes : syndicat, coopératives, association culturelle, club sportif. Le « polyculteur moyen » adhère à un peu plus de 3 organisations et assiste à 13 réunions par an. Ces fréquences diminuent sensiblement dans la zone des coteaux et chez les plus âgés des paysans. Tous les agriculteurs de l'échantillon appartiennent au moins à deux groupes dont l'un est la coopérative et 50 % assistent au moins à 12 réunions de ces groupes dans l'année.

Tab. 9 . Associations, journaux, périodiques (par agriculteur)						
	Associations	Réunions par an	Journaux	Périodiques		
				Profession ^{ls}	Culturels	politiques
moyenne	3,3	13	1	1,3	0,4	0
Coteaux	2,7	10	0,9	1,4	0,4	0
Plaine	3,8	15	1	1,2	0,4	0
Jeunes moins de 36 ans	3,8	20	1	1,7	0,4	0
Âgés plus De 36 ans	3	7,8	0,9	0,9	0,5	0

Généralement, le paysan reçoit un quotidien régional, même s'il ne s'abonne que pour la morte-saison ; il ne juge pas utile d'acheter un journal s'il n'a pas le temps de le lire entièrement. Depuis quelques années, les périodiques agricoles pénètrent en plus grand nombre dans les foyers paysans. La presque totalité des sujets de l'échantillon en reçoit au moins un, le plus souvent édité par la coopérative ou le syndicat. Les périodiques culturels sont plus rares et les périodiques politiques inexistantes.

CONCLUSION

On peut juger de l'importance des transformations psychosociologiques qui ont affecté le monde rural depuis l'introduction de la mécanisation. Cette mutation apparaîtrait encore avec plus de vigueur si nous étudions les relations à l'intérieur du groupe paysan lui-même et plus particulièrement la restructuration du groupe familial. Un autre aspect aurait mérité d'être présenté pour obtenir un tableau plus complet, les jugements que les paysans portent sur eux-mêmes.

En jouant un rôle nouveau dans la société globale ou tout au moins en essayant de le définir, le paysan ne pouvait que réviser son système de représentations du hors groupe avec lequel il entretient de nouveaux rapports économiques. On conçoit facilement que ce réajustement des perceptions et des jugements ne puisse s'effectuer qu'en relation avec un réajustement de sa propre image. Et en définitive, ceci le conduit à restructurer entièrement son système d'attitudes. Le « travail bien fait » n'est plus le premier critère du bon agriculteur ; connaissances, rendement et rentabilité sont les attributs du nouveau rôle. Le paysan, placé devant de nouvelles nécessités a brisé son ancien mode de vie et participe plus activement à la vie sociale. Il comprend qu'il ne peut plus vivre seul, isolé sur sa terre et dans sa famille, et, progressivement l'individualisme cède du terrain à l'esprit coopératif.

RÉFÉRENCES

- FESTINGER, LÉON et DANIEL KATZ (1961), *Les méthodes de recherche dans les sciences sociales* (Paris : Presses Universitaires de France).
- GARAUDY, ROGER (1955), *La liberté* (Paris : Éditions sociales).
- LANNEAU, G. (1967), L'adoption du tracteur dans une zone de polyculture. *Revue française de sociologie*, 1967, VIII, 3, pp. 325-347.
- MALLET, SERGE (1962) *Les paysans contre le passé* (Paris : Édition du Seuil).
- MENDRAS, HENRI (1958), *Les paysans et la modernisation de l'agriculture*. (Paris : Centre national de la recherche scientifique).
- MENDRAS, HENRI (1967), *La fin des paysans* (Paris : SEDEIS).
- RAMBAUD, PLACIDE (1969), *Société rurale et urbanisation* (Paris : Édition du Seuil).
- WYLIE, LAURENCE (1957), *Village in the Vaucluse* (Cambridge, USA : Harvard University Press).